





## **Madame de Sévigné, une femme avant-gardiste**

**Zohreh JOOZDANI**

Maître-assistante, Université d'Ispahan

zohreh\_joozdani@yahoo.com

**Zarifeh MIRZAPOUR**

MA ès Lettres, Université d'Ispahan

mirzapour\_f9003@yahoo.com

### **Résumé**

Femme de Lettres et célèbre pour ses correspondances, Madame de Sévigné porte au sublime l'art épistolaire. Ayant reçu une formation intellectuelle, morale, et littéraire qui lui assurent un rang élevé, elle montre des qualités remarquables et en avance sur son époque. Par sa finesse d'esprit et sa clairvoyance, elle fait allusion aux événements d'actualité qui touchent la conscience du lecteur. Cette femme avant-gardiste considère les affaires d'un point de vue original et moderne par rapport à ses contemporains. Ses lettres sont un moyen de communication et de diffusion d'informations dans lesquelles non seulement elle échange des propos et des critiques francs et sévères sur les événements, mais aussi elle se sert d'un style fluide, rapide et simple. Dans cet article, nous avons abordé les réflexions de Madame de Sévigné sur l'état social du pays. Les aspects modernes qui se dégagent de son style et la manière exceptionnelle qui révèle son talent du journaliste dans la rédaction des lettres sont également étudiés. Et enfin, nous avons vu que sa préférence pour les éléments romantiques tels l'humanisme et le sentiment révèle aussi la modernité de Madame de Sévigné en tant que femme avant-gardiste.

**Mots clés:** Madame de Sévigné, style épistolaire, avant-gardisme, modernité, journaliste.

### **Introduction**

L'art épistolaire trouve d'occasions favorables pour arriver à son sommet au XVII<sup>e</sup> siècle par la prise du pouvoir de Louis XIV, sa volonté d'être exceptionnelle, sa grandeur et son goût pour l'art et la littérature. Mais, les modèles épistolaires sont, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, généralement masculins et on ne cite que Guez de Balzac et Vincent Voiture. Bien que les lettres de la Marquise de Sévigné soient lues et appréciées dans les salons littéraires, on ne les mentionne pas car sa correspondance n'est pas publiée de son vivant. Dès leur publication, depuis 1734, ces lettres ont connu immédiatement un parfum de scandale pour les anecdotes racontées sur la Cour. Mais, leur succès littéraire et définitif est dû en grande partie aux éloges de Voltaire selon qui Madame de Sévigné est «la première personne de son siècle pour le style épistolaire, et surtout pour conter des bagatelles avec grâce» (Voltaire, 1957, 1011).

Les lettres de la Marquise de Sévigné sont surtout connues grâce à quelques récits brillants comme le mariage de Mlle de Montpensier, le suicide de Vatel et la mort de Turenne. Normalement, ses lettres contiennent des nouvelles qui sont diffusées dans la totalité et qu'elle appelle «les nouvelles du quartier». Il semble que l'insertion d'une nouvelle est de toute façon un moyen de transmission de message et d'empêcher une répétition ennuyeuse et de dire que l'on aime toujours quelqu'un. Pour avoir des diversités et des changements dans ses lettres débordantes de sentiments maternels et affectueux, elle y introduit des anecdotes, de l'histoire et des faits divers. Ces lettres, considérées comme des documents, peuvent servir à éclairer un fait ou illustrer la mentalité du XVII<sup>e</sup> siècle. Pour ceux qui les lisent dans cette intention, elles contribuent à une meilleure connaissance de l'Histoire de la France.

Ainsi, c'est l'état d'esprit de Madame de Sévigné et par conséquent son écrit qui reflète son avance sur son époque. Par le goût de la diversité et de la nouveauté, elle insère dans ses lettres de l'actualité et des faits divers. Elle crée et raconte les événements en rapportant soit longuement un épisode mineur soit un incident majeur d'une rapidité et d'une concision extraordinaire. Madame de Sévigné offre des témoignages sur la vie des mondains parisiens aussi bien que sur les campagnards et, comme un journaliste, elle les reflète presque

quotidiennement. Les faits sont les échos de ce que disent les gens informés ou leurs proches. Une collection complète de divers procédés d'écriture présentent des particularités originales de son style.

Comme Madame de Staël et Nathalie Sarraute, les précurseurs du romantisme et du Nouveau Roman, Madame de Sévigné joue ce rôle pour l'art épistolaire au XVII<sup>e</sup> siècle. À l'époque de la Raison où la référence à la nature est rare, Madame de Sévigné s'attache à en parler et à déceler ses sentiments bien avant Rousseau et Madame de Staël et à professer la beauté de la forme et la divergence des sujets. Femme savante et compétente, elle fait entrer dans ses lettres les grands de son monde aussi bien que les gens du peuple, à l'époque où l'Histoire n'est que l'affaire des rois et n'atteint pas le peuple. Par son art épistolaire et son style, elle se place au rang des éternelles de la littérature. Là encore, la prise de position contre l'inégalité sociale et les injustices est extraordinaire. Dans cet article, nous allons arrêter notre attention sur les idées progressistes et novatrices aussi bien que sur le style propre à Madame de Sévigné. Nous allons également mettre en valeur tout ce qui manifeste son choix thématique et lexical dans ses textes. Or, l'esprit de tout écrivain est imposé à un grand nombre de procédés et de manipulations dans l'éventail de mots, de phrases et d'énonciations.

### **1. Sévigné, témoin lucide du siècle**

L'un des thèmes majeurs des lettres de Madame de Sévigné est sa vive inspiration des faits divers qui lui assure un avantage indéniable sur ses contemporains en tant que témoin situé sur le front des événements. La vie de Madame de Sévigné se passe dans l'hôtel parisien, le château familial, les salons, et surtout en voyage. Cela lui permet d'avoir les impressions les plus diverses et les plus étendues pour une conception profonde et une écriture précise. Consciente de l'inégalité sociale et de l'écart entre les riches et les pauvres, elle ne propose pas de solutions concrètes, mais fait preuve d'une perspective possible. Ce qui permettra à Rousseau de critiquer le système monarchique dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité*. Évitant d'être indifférente, la Marquise essaie au moins d'exprimer ses opinions contre les injustices et d'en juger les extravagances.

Ayant une place privilégiée dans la Cour et la société mondaine et précieuse, Madame de Sévigné n'est jamais insensible devant ce qui se passe dans le pays. Elle juge ses semblables sans aucune crainte et hésitation, même s'ils sont parmi les gens de la Cour. C'est à travers ses lettres que nous avons accès à un bon reportage des frais énormes dépensés pour les fêtes royales qui durent souvent plusieurs jours. Les fêtes du château de Versailles, où l'on joue des pièces de Molière, où se déroulent des ballets sur la musique de Lulli, sont relatées avec objectivité. Les solennités riches en couleurs, les fêtes pleines de vie et de pensée du siècle de Louis XIV en sont des exemples: «il y a tous les soirs des bals, des comédies et des mascarades à Saint-Germain» (Lévêque, 1996, 104). En privilégiant les aristocrates, en protégeant les Lettres et les Arts et en accordant des pensions, Louis XIV augmente l'écart entre les classes sociales. «Le Roi a donné à Mlle de La Mothe, fille de la Reine, deux cent mille francs: avec cela elle pourra trouver un bon parti» (Sévigné, 1955, vol. 1, 209).

Madame de Sévigné fait des rapports sur les affaires importantes de l'État: «Sa majesté a donné à M. le duc du Maine la charge des Suisses, qu'avoit M. le comte de Soissons. C'est M. de Louvois qui l'exercera» (*Ibid.*, 693). Dans une autre lettre, elle écrit: «La lettre du Roi à Monsieur de Marseille a donc été lue en pleine assemblée» (*Ibid.*, 692). En outre, elle fait souvent allusion au despotisme de l'État et à l'oppression qui menace les différentes classes. «On a pris soixante bourgeois; on commence demain à pendre. Cette province est un bel exemple pour les autres, et surtout de respecter les gouverneurs et les gouvernantes, de ne leur point dire d'injures, et de ne point jeter des pierres dans leur jardins» (*Ibid.*, 895).

L'écart social est l'un des thèmes préférés de Madame de Sévigné. Cet écart entre les différentes couches sociales a certainement son origine dans l'inégalité, provoquant un schéma plus distinct d'une société célèbre de sa puissance militaire et royale. Dans ses correspondances, elle montre deux groupes divisés par la force d'argent et critique la gravité des décisions prises contre les classes inférieures et au profit de l'État. Par exemple, dans sa lettre du 30 octobre 1675, elle s'indigne d'un phénomène paru à Rennes à la suite de la mauvaise répartition des impôts: «On a fait une taxe de cent

mille écus sur le bourgeois; et si on ne les trouve dans vingt-quatre heures, elle sera doublée et exigible par les soldats» (*Ibid.*).

L'appel au bon sens est évident de sorte que le 3 février 1695, dans une lettre écrite à Madame de Coulanges, elle dénonce les fortunes gigantesques et l'indifférence des courtisans. «Comment peut-on, par rapport à Dieu et même à l'humanité, garder tant d'or, tant d'argent, tant de meubles, (...) au milieu de l'extrême misère des pauvres dont on était accablé dans ces derniers temps?» (Sévigné, 1950, 271-272). Elle a une considération profonde pour les pauvres qui montre sa connaissance véritable de la situation dégradante et injuste de la société et les gens touchés par la douleur et le malheur.

Aussi, la Marquise manifeste-t-elle son dégoût contre la guerre et exprime des idées pacifistes. Ses propos font preuve de la répulsion, car elle croit que dans ce monde, la guerre est la chose «la plus cruelle, la plus périlleuse» (Sévigné, 1955, vol. 1, 529). Elle croit que la guerre est «la tristesse où tout le monde se trouve» et que personne n'a jamais vu «Paris comme il est. Tout le monde pleure, ou craint de pleurer» (*Ibid.*, 531). Ainsi, affiche-t-elle son opinion contre ce fléau qui dévaste tout le pays et qui engendre la catastrophe générale. Elle décrit la situation née de la guerre et se désole de voir que le pays est dominé «par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables» (*Ibid.*, 573). Sensible aux maux sociaux, elle défend les droits de l'homme. Contrairement à elle, ses contemporains, restent plus ou moins conformistes dans leurs œuvres immortelles. L'épicurisme de La Fontaine ne fait qu'orienter ses fables vers la moralité et le conduit vers la peinture des défauts. Molière n'ira pas loin à critiquer et à ridiculiser les travers ou les noirceurs de différentes classes sociales. Madame de Sévigné, quant à elle, audacieuse et clairvoyante, critique ouvertement et franchement l'abîme qui sépare les groupes sociaux. Ayant des idées humanistes et révoltantes, bien avant Rousseau et ses *Discours* ou d'autres philosophes du XVIII<sup>e</sup> comme Voltaire ou Montesquieu, elle dénonce la somptuosité et la splendeur trompeuses de la Cour.

En outre, une caractéristique commune dans presque toutes les lettres de Madame de Sévigné, c'est l'expression de ses sentiments devant les situations. Au fait, parler des sensations est très important

pour une mondaine cultivée et surtout une mère séparée de sa fille. Cette sensibilité n'est pas réservée à sa vie privée mais aux gens ordinaires, même aux paysans. Fréquentant les salons littéraires, elle préfère souvent la conversation avec son jardinier Piloï à celle avec des Mesdames. Ses lettres à d'Herigoyen, son fermier, la montrent très sensible aux questions d'argent des agriculteurs. «Je paye mes ouvriers en blé, et ne trouve rien de solide qui de s'amuser, et de se détourner de la triste méditation de nos misères. (...) Je suis avec mes chers ouvriers» (Sévigné, 1950, 135).

## **2. Style et talent journalistiques**

Molinié considère la stylistique comme une discipline majeure en Lettres, visant à «analyser les divers régimes de fonctionnement du langage et plus particulièrement du langage littéraire». Cette science s'occupe de «l'étude de l'unité textuelle, des différents types de texte, du genre et le du fonctionnement scripturaire». Elle s'occupe aussi des «problèmes de réception des textes et de leur esthétique. L'étude du champ des constituants: du mot à la phrase et à la figure, les diverses formes de mise en œuvre» en font donc partie. Elle «scrute ainsi la littérarité» (Molinié, 2001, 7-9). Quand Madame de Sévigné remarque le progrès du style chez sa fille, c'est qu'elle apprécie l'évolution du fonctionnement du langage dans son écrit. Ainsi, de son temps, elle a la même acception de la notion du style que Molinié et ses contemporains. Etant donné que le style est l'un des aspects majeurs de l'écriture, Madame de Sévigné, sensible à ce sujet, en apprécie le progrès chez sa fille. «Vous écriviez parfaitement bien; j'ai vu deux ou trois de vos lettres; ... votre style s'est perfectionné» (Sévigné, 1953, vol 1, 670). Elle a, elle-même, une écriture à la fois littéraire et journalistique. La modernité dans l'art épistolaire est l'un des aspects remarquables de Sévigné, car elle se moque parfois des rhétoriques et des doctrines. Son art est un art de la découverte qui renouvelle le sens des mots. La connaissance des théoriciens et de leurs théories, la fréquentation régulière des cercles où l'on en débite n'empêchent pas la Marquise de fonder ses jugements littéraires aussi et surtout sur le plaisir que lui procure la lecture. Selon Gardes-Tamine, «un des points sur lesquels on peut étudier le style concerne l'utilisation des parties



du discours spécialement le verbe, le substantif et l'adjectif», car «le style d'un écrivain peut se caractériser par leur répartition et leur fréquence» (2001, 40). La Marquise raconte l'organisation de trois jours de festivités à Chantilly pour le Roi et la mort du Vatel qui ne supportant pas l'erreur, se suicide. L'emploi des verbes y est remarquable: «On dîne très bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse; tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté» (Sévigné, 1950, 83). Elle décrit la scène et la transforme en un récit dramatique comme si rien ne s'était passé. En se servant du pronom «on», Madame de Sévigné ne désigne personne. Elle rend cauchemaresque et torturante l'attitude des courtisans sans pourtant se servir des adjectifs émouvants. L'emploi du pronom «on» est d'ailleurs pour sceller l'unité avec les autres et non pas pour s'épargner du scandale collectif.

L'emploi des substantifs qui peuvent «mieux nommer» est aussi une autre caractéristique du style de la Marquise, or «comment mieux susciter les choses qu'en les rebaptisant, en leur donnant leur nom». (Gardes-Tamine, 2001, 40) Ainsi, par une simple phrase elle dépeint une scène épouvantable et en énumérant les atrocités, elle fait défiler les victimes. «On a chassé et banni toute une grande rue, et défendu de les recueillir sur peine de la vie, de sorte qu'on voyait tous ces misérables, vieillards, femmes accouchées, enfants, errer en pleurs au sorti de cette ville sans savoir où aller, sans avoir de nourriture, ni de quoi se coucher» (Sévigné, 1955, vol. 1, 895).

Dans ses badinages, Madame de Sévigné emploie la comparaison, un caractère frappant de la préciosité. Elle décrit ainsi son état de santé: « (...) non seulement j'avance doucement comme une tortue, mais je suis prête à croire que je vais comme une écrevisse» (Sévigné, 1950, 274). Selon Nicolas Laurent, «la structure de la comparaison fait apparaître, obligatoirement, un comparé, un comparant et un outil de comparaison (comme, ressembler à, tel que, etc.) à quoi s'ajoutent facultativement le ou les motifs qui autorisent le rapprochement de deux entités hétérogènes» (2001, 55). En utilisant l'adverbe modalisateur «comme», Madame de Sévigné corrige le rapport de similarité. Les points d'exclamation sont en effet utilisés par la Marquise qui profite habilement de tous les signes de l'écriture. Pour elle, les mots et les termes sont importants,

mais aussi les signes d'orthographe l'aident à y arriver. Elle les emploie pour exprimer les sentiments maternels les plus purs et les plus déchirés: «Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence! [...] Quel moment que celui où nous nous séparâmes! Quel adieu! Et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, et quand on se trouve si bien ensemble! [...] Quelle différence! Quelle solitude! Quelle tristesse!» (*Ibid.*, 721-722).

Comme dans la lettre datée du 4 mars 1671, parfois au lieu d'exprimer franchement ses sentiments, elle les cache par les points d'exclamation et renforce ainsi l'influence des phrases nées sous sa plume. «Ah! Ma bonne, quelle lettre! Quelle peinture de l'état où vous avez été! Et que je vous aurais mal tenu d'un si grand péril! (...). Ce Rhône qui fait peur à tout le monde! Ce pont d'Avignon où l'on aurait tort de passer en prenant de loin toutes ses mesures! Un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche! Et quel miracle que vous n'ayez pas été brisée et noyée dans un moment!» (*Ibid.*, 214).

L'énumération est une autre figure véritablement distinctive dans les lettres de Madame de Sévigné. Il arrive souvent que la Marquise cite une liste de noms dans ses lettres qui l'aide à provoquer les détails les plus précis: «Le malheur voulut que ni Monsieur, ni Madame, ni Mademoiselle, ni Mmes de Soubise, Sully, d'Harcourt, Ventadour, Coetquen, Grancey, tout cela manqua par diverses raisons» (*Ibid.*, 694). Dans un ensemble de référents, différentes formulations sont possibles: l'énumération fermée, ouverte, asyndétique et polysyndétique. (Laurent, 2001, 68) Dans l'exemple donné, l'énumération se caractérise par un phénomène de fausse clôture, cumulant asyndète et polysyndète.

De plus, l'abondance des phrases interrogatives représente ses émotions dans les situations diverses. Au lieu d'avoir recours aux phrases recherchées ou prétentieuses, cet emploi des interrogations lui permet de trouver une façon de dire indirectement ses sentiments et de diversifier son écriture. L'interrogation est une façon de dépasser la distance et de provoquer une sorte d'approche avec qui elle échange les idées et les nouvelles. En outre, «l'interrogation rhétorique utilise le type énonciatif de l'interrogation non pour signifier une demande d'information mais pour renforcer l'évidence d'un contenu» (Laurent, 2001, 84). Peut-être ainsi, la Marquise essaie de faire réfléchir ses

correspondants aux sujets désirés; la lettre du 6 août 1670 adressée à son gendre en est un bon exemple: «Est-ce qu'en vérité que je vous ai pas donné la plus jolie femme du monde? Peut-on être plus honnête, plus régulière? Peut-on vous aimer plus tendrement? Peut-on avoir des sentiments plus chrétiens?» (Sévigné, 1950, 57).

Un ton de moquerie implicite et sournois domine les passages des Lettres de Sévigné concernant les affaires de la Cour. Tandis que l'écrivain prétend rapporter les événements avec objectivité, «la construction des phrases tend à l'impassibilité» et «les traces de la subjectivité» y sont nombreuses (Gardes-Tamine, 2001, 44). On peut citer l'exemple suivant des courtes phrases successives qui informent sa fille des frais et du déroulement sans succès du feu d'artifice : «La nuit vient: le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs» (Sévigné, 1950, 82). Théoriquement, l'ironie est «la manifestation d'un décalage entre deux modes de pensée ou deux modes de discours» (Laurent, 2001, 89). Elle est parfois un énoncé pour s'«amuser»; elle «s'analyserait alors comme une moquerie fondée sur un processus de distinction implicite» (*Ibid.*, 89). Rien dans la phrase citée ne révèle donc mieux l'extravagance et les frais inutiles; Madame de Sévigné contemple le bal et rapporte la conséquence. L'accent n'est pas mis sur l'échec de l'acte mais sur le coût des frais.

La Marquise a de bons traits d'humour à peu près à tous les moments, surtout quand elle écrit à sa fille. Pour partager ses sentiments, elle se sert des façons diverses pour changer l'atmosphère de ses lettres. Elle ne les remplit pas de sentiments inquiétants, au contraire, elle plaisante et annonce son bon humour. En parlant du climat de Paris et de ses pluies continuelles, elle écrit: «Au lieu de dire, après la pluie vient le beau temps, nous disons, après la pluie vient la pluie» (*Ibid.*, 313). Selon La Bruyère, le style de Madame de Sévigné est un style féminin, c'est-à-dire «animé, énergique, riche et neuf par la spontanéité et le naturel». Pour lui, le style d'écriture des femmes est «dominé surtout par le sentiment dans toutes ses diverses formes» (cité par Maget, 2007, 264). Pour écrire et influencer davantage, il faut du sentiment qui pénètre dans chaque mot et chaque phrase et il semble que les femmes sont bien munies de cette

sensibilité. Surtout Madame de Sévigné qui, après le départ de sa fille, est devenue plus sensible et qui a choisi les lettres pour atténuer sa mélancolie. Ces Lettres «ont un enchaînement de discours inimitable, qui se suit naturellement et qui n'est lié que par le sens» (*Ibid.*).

Sa manière d'écriture est fondée sur une sorte de rapidité de raconter. Parfois sans aucune marge et aucune introduction, elle va directement au sujet et laisse sa plume écrire franchement. À titre d'exemple, on peut prendre le cas où n'ayant pas reçu la réponse d'une lettre, la Marquise écrit: «Je vous ai écrit la dernière, pourquoi n'avez-vous point fait de réponse?» (Sévigné 1955, vol. 1, 156). Et un autre exemple: «Encore un petit mot, et puis plus: c'est pour commencer une manière de duplique à votre réplique» (Sévigné, 1950, 50). D'ailleurs, il n'y a pas de différence entre les correspondants auxquels elle écrit: «O, le bien Bon [abbé de Livry]! Ecrivez-lui vous-même: je ne suis pas votre secrétaire!» (Sévigné, 1955, vol. 2, 22).

Les femmes écrivains dans leur texte «ont un enchaînement de discours inimitable, qui se suit naturellement et qui n'est lié que par le sens» (Maget, 2007, 264). Elles «trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche» (*Ibid.*). L'originalité de l'écriture de Madame de Sévigné demeure également dans le fait qu'à des endroits, elle applique soit un style rapide, spontané et bref soit des explications les plus complètes avec les moindres détails. Cela représente une écriture naturelle chez elle avec des expressions affectives, passionnelles et romanesques qui montrent les changements forts du cœur et de l'âme. L'art d'écrire est le statut des marques spécialisées dans la traduction des émotions. Le sens vrai que la Marquise veut transmettre avec ses phrases est tellement fort que les termes enregistrés sur les feuilles de papier ne peuvent pas le cacher. Bien écrire, c'est comme la disposition naturelle qui pratique des normes collectives du bien-dire. Selon Madame de Scudéry, Madame de Sévigné «écrit comme elle parle, c'est-à-dire le plus agréablement et le plus galamment qu'il est possible» (cité par Sabard, 1996, 1325). Avant La Bruyère, Bussy Rabutin reconnaît les qualités des lettres de sa cousine. Il la félicitait même de ses répétitions et de ses négligences

de style: «Je veux toujours de la justesse dans les pensées, mais quelquefois de la négligence dans les expressions, et surtout dans les lettres qu'écrivent les dames» (cité par Maget, 2007, 264).

Comme déjà dit à propos du reportage des affaires importantes de l'Etat, la diffusion des nouvelles et des faits s'effectue dans le respect du vrai. Ainsi, Madame de Sévigné en informant sa fille des événements de la Cour, dévoile les actes de la vérité et les situations sous différents angles. Ce goût de dire la vérité est l'un des penchants majeurs des lettres de la Marquise. De 1670 à 1680, une série scandaleuse d'empoisonnements se produit à la Cour française. L'auteur relate le procès de l'une des coupables de cette Affaire des Poisons, la Marquise de Brinvilliers. Dans ses lettres, Madame de Sévigné rapporte des indications minutieusement découvertes. Par la rapidité de son style, elle retire de tous les aveux de la Brinvilliers un détail: «Elle a empoisonné dix fois de suite son père, ses frères et plusieurs autres» (Sévigné, 1950, 141). Par sa propre manière de voir et de présenter le caractère tragique et humiliant de la situation, l'auteur raconte le moment précédant l'exécution, en accordant plus d'importance aux vêtements portés par la coupable: «nue en chemise et la corde au cou», «avec une cornette basse et sa chemise» (*Ibid.*). Pour soulever l'impression de terreur et de violence, notre épistolière précise qu'elle l'a vue jetée «sur de la paille» (*Ibid.*).

Dans ses lettres pleines de tendresse et d'informations, Madame de Sévigné respecte toujours la diversité des nouvelles données. En effet, ce changement est pour empêcher tout ennui et donner assez de vivacité à chaque phrase. C'est peut-être cet avantage qui encourage le lecteur à poursuivre et à finir les lettres sans aucune lassitude. Par exemple, elle a hâte de tout annoncer d'un seul coup: «Il y a ici un jeune fils du landgrave de Hesse qui est mort de la fièvre continue (...). Noirmoutier est aveugle sans ressource; (...). La cour est ici, et le Roi s'y ennue à tel point, qu'il ira toutes les semaines trois ou quatre jours à Versailles. Le maréchal de La Ferté dit ici des choses nonpareilles» (Sévigné, 1955, vol. 1, 181).

L'authenticité de ses lettres se montre dans l'emploi du discours direct comme le garant de validité: «On dit que vous avez écrit au Roi: envoyez-moi la copie de votre lettre» (*Ibid.*, 149). Puisqu'elle n'a pas vécu elle-même la scène de la mort du Vatel, elle signale qu'elle

reproduit les propos de Moreuil, gentilhomme de la maison de Condé. Pour le souci de faire vrai et même de donner des détails sur ce suicide, elle précise dès le début qu'elle raconte ce «que vient de [lui] faire Moreuil» (Sévigné, 1950, 82). Etant absente à l'exécution de la marquise de Brinvilliers, elle écrit: «En vérité, cela m'a fit frémir. Ceux qui ont vu l'exécution disent qu'elle a monté sur l'échafaud avec bien du courage. Pour moi, j'étais sur le pont Notre-Dame, avec la bonne d'Escars» (*Ibid.*, 141). Ainsi, l'auteur relate ce que les autres lui ont raconté, mais on notera par ailleurs que notre épistolière fait ressortir son mécanisme bien à elle. Ce qu'elle raconte n'est pas par hasard, au contraire, c'est d'après les raisons, les documents précis et justes et par une forme simple et élégante. Par exemple, quand dans la lettre du 15 janvier 1674, elle dit: «M. de Villars est arrivé d'Espagne; il nous a conté mille choses des Espagnols, fort amusants» (Sévigné, 1955, vol. 1, 682), elle insiste sur la validité de ses lettres et leurs contenus. Elle décrit les événements en s'appliquant à faire ressortir les détails intéressants et fait une synthèse de quelques témoignages.

### **3. Modernité et avant-gardisme**

L'originalité du goût de la correspondance de Madame de Sévigné est exceptionnelle et remarquable car elle est habile dans l'expression des faits et des sentiments. Son art de persuader ne repose pas sur une technique de discussion, mais sur sa manière rapide et sans réplique de raconter. Grâce à un style vif, précieux et loin de monotonie, elle emploie parfois des périphrases en racontant un fait divers. Par contre, quelquefois dans les premières lignes, elle annonce rapidement la nouvelle la plus importante de la lettre. «Enfin c'en est fait, la Brinvilliers est en l'air: son pauvre petit corps a été, après l'exécution, dans un fort grand feu, et les cendres au vent» (Sévigné, 1950, 141). La Marquise commence cette lettre du 17 juillet 1676 sans aucune salutation et dès la première ligne elle lance hâtivement la dernière nouvelle de Paris.

Toujours fidèle au style naturel, Madame de Sévigné n'apprécie que les principes adoptés dans ses lettres: simples et très expressifs à la fois. Sachant que le correspondant pratique une lecture à haute voix de sa lettre (ou des copies) dans les cercles et les salons, elle offre la meilleure avec une grande attention pour faire plaisir aux autres.

Alors, venant de la personnalité d'une femme reçue à la Cour, femme la plus reconnue de la société de son temps, les lettres de Madame de Sévigné sont l'exemple original de l'art épistolaire.

Quand elle écrit des nouvelles, son style prend la forme journalistique. Être journaliste c'est d'abord pour la passion et la vocation de diffuser des actualités du jour, de rapporter un événement ou d'exposer des faits tels qu'ils sont. La principale mission du journalisme est de servir et de toucher l'intérêt public, certainement en cherchant la vérité et en diffusant des dépêches les plus récentes. Ainsi, si l'on considère la Marquise de Sévigné comme une journaliste, on peut découvrir qu'elle est toujours le défenseur de l'intérêt commun. Parmi ses attitudes de journaliste, la défense de la circulation libre des informations est évidente. Mais pour diffuser les nouvelles, il faut avoir un esprit critique qui est apte à distinguer les informations véritables, dont elle fait preuve parfaitement.

En outre, il ne faut pas oublier la liberté d'expression qui convient à la liberté d'information. Elle annonce et dévoile par avance des phénomènes avant leur parution définitive en les racontant avec autant de détails que l'on pourrait croire ses reportages comme les plus vrais et les plus incontestables. Elle relate les dernières aventures et mésaventures, ce qu'elle voit et entend elle-même et profite parfois des citations, ce qui atteste la richesse et la crédibilité des informations données. Par exemple, elle termine la lettre du 25 février 1671 en écrivant à sa fille «Je vous aime, mon enfant, et vous embrasse avec la dernière tendresse» et la finit ainsi par la dernière phrase: «M. Vallot est mort ce matin» (Sévigné, 1955, vol. 1, 208). Ainsi, Elle joue encore une fois son rôle de journaliste et de diffusion d'informations. En plus, chaque événement est situé dans le temps et le lieu précis, nommant le nom des personnages car elle s'applique à en faire ressortir des détails particuliers et assez intéressants.

Madame de Sévigné se moque de la mesure, des règles trop étroites. Elle se sert de la langue et refuse d'être son esclave. Elle fait preuve d'une désobéissance dans l'objectif d'une jouissance de liberté. Ceci provoque un charme pour les lecteurs. Toutefois, elle ne cesse pas de respecter les règles du genre épistolaire. Par exemple, à Ménage, qui lui disait qu'il était enrhumé, elle a répliqué un jour: «Je la suis aussi» (Gérard-Gailly, 1955, vol. 1, 250) au lieu de dire: «Je le

suis». En tout cas, il semble qu'elle veuille dépasser toutes les normes, tous les «il faut» et «il ne faut pas» pour se mettre dans un autre monde, pour briser les cadres et les règles qui restreignent sa pensée. En ce qui concerne les aspects du journalisme de la marquise, il semble qu'elle s'enthousiasme pour la nouveauté et la démocratie. Par exemple, elle insère dans ses lettres les affaires quasiment privées et importantes de la Cour et de la haute société. L'arrestation de Foucquet sous l'ordre du Roi la rend inquiète, car dans ses lettres, elle avait parlé de tous et de toutes. La notion des droits des citoyens et la défense des individus sont ses idéaux majeurs, mais par la nature du journalisme, elle assume ses responsabilités devant ce qui est diffusé.

Sa vision devant la nature et la pénétration du sentiment dans sa manière d'écrire ont une place remarquable dans sa correspondance, surtout à l'époque classique dominée par la raison et la règle. Elle se montre sensible devant les beautés de la nature, un intérêt qui se dévoile surtout pendant ses divers déplacements. Elle enregistre les paysages, elle raconte ce qu'elle voit, tel quel, sans aucun changement. «Je suis venue ici (à Livry) achever les beaux jours et dire adieu aux feuilles; elles sont encore toutes aux arbres; elles n'ont fait que changer de couleur au lieu d'être vertes» (Sévigné, 1950, 120). Elle peint le «triomphe du mois de mai, quand le rossignol, le coucou, la fauvette, ouvrent le printemps dans» la forêt (Sévigné, 1955, vol. 1, 605). Le pathétique des larmes réapparaît clairement dans les lettres de la Marquise: mais elles sont provoquées parfois moins par la douleur de la séparation que par l'émotion suscitée par les témoignages de tendresse de sa fille, ce qui est ainsi présenté dans la lettre du 9 février 1671: «Je reçois vos lettres, (...). Je fonds en larmes en les lisant; il semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié» (*Ibid.*, 191).

À l'époque où l'accès au voyage et aux journaux n'est pas facile, correspondre par les lettres joue un rôle important et il semble que la Marquise soit plus avancée là-dessus que ses contemporains. Les voyages fréquents entre Paris et la Provence lui permettent d'élaborer une chronique plus vivante et plus variée de son temps. En l'absence de toute hiérarchie stricte et étroite qui détruit la nouveauté et la créativité, elle rédige une diversité de points de vue pour les délices du lecteur. Alors qu'elle passe du temps entre Cour et jardin, entre Paris



et des Rochers, elle s'informe sur les faits d'importance nationale comme la guerre ou la mort des personnages illustres. Prise entre des voyages de Bretagne et les nécessités affectives du voyage de Provence, Madame de Sévigné voyage bien plus que la plupart de ses contemporains. Elle traverse les chemins qui ne sont pas toujours très sûrs, certainement à l'époque où le voyage n'est pas encore à la mode, et surtout où les chemins ne sont pas dans une bonne situation de sécurité.

La Marquise avait aussi une bonne connaissance des œuvres anciennes, puisqu'elle savait le latin, l'italien. Elle lisait largement des ouvrages d'Aristote, de Virgile, les poésies de Pétrarque et beaucoup d'autres. De plus, elle était au courant de nouveaux ouvrages bien avant leur publication et leur parution publiques et recevait les ouvrages par avance. «Je dînai hier avec Monsieur le Duc, (...). On écouta la Poétique de Despréaux, qui est un chef-d'œuvre» (*Ibid.*, 652). Femme active non seulement pour le voyage, mais aussi témoin et contemporaine de l'émergence d'un nouveau genre qui n'est que le roman. Lectrice passionnée de roman, la Marquise vit la grande créativité artistique où l'on est aussi fort soucieux de fixer des normes et des interdits. Le roman a ses théoriciens, et Madame de Sévigné, grâce à une situation privilégiée, celle d'une femme qui fréquentait depuis sa jeunesse l'Hôtel de Rambouillet et qui connaissait beaucoup de figures brillantes de la littérature française, s'inscrit parmi les défenseurs de ce nouveau genre. Au XVII<sup>e</sup> siècle, où l'on considère le roman comme un genre médiocre, la Marquise de Sévigné annonce ses idées personnelles sur les romans surtout en parlant des romans lus de sa jeunesse. Le roman étant considéré comme un genre inférieur, elle avoue son goût pour lire les romans et en parle assez souvent en exprimant ses opinions et ses jugements.

Outre toutes les qualités tirées des lettres de cette dame qui a dessiné l'époque classique de son pays avec la raison, l'amour et le sentiment, on pourrait constater que cet échange entre la mère et la fille pourrait être comme une sorte d'effort de l'échange des sentiments. Cependant, à part ses sentiments contrôlés, ses lettres sont dotées d'une diversité magnifique. Alors, il ne faut pas attendre les siècles suivants pour parler du sentiment, de la nature, du roman, et de la misère du peuple dans les œuvres de fiction, elle en parle bien

largement dans ses lettres. Tout cela est présenté dans un cadre classique par une femme. Outre son art de pouvoir tout raconter par des phrases saccadées qui rappellent effectivement le talent du journaliste, il faudrait aussi être brave et cultivée; et tout cela rend Madame de Sévigné une femme avant-gardiste. En tant qu'une femme érudite et mondaine qui fréquentait la Cour et savait à peu près tout ce qui se passait à Paris, elle préférait voir et saluer ses paysans et ses ouvriers à la réunion et avoir un comportement correct avec eux. Elle n'était jamais indifférente devant les malheurs des gens. Non seulement dans les sentiments, mais aussi dans son écriture, elle garde cette qualité d'avant-coureur.

### **Conclusion**

Madame de Sévigné possède au plus haut point des qualités dont les différents aspects peuvent servir de modèle. Il semblerait facile de la réduire à une épistolaire du XVII<sup>e</sup> siècle. Pourtant, l'intelligence et la finesse d'esprit procurent à cette femme savante et érudite le goût d'une correspondance à caractère familial, amical et intime dans laquelle les opinions les plus courageuses s'imposent. Sa réflexion repose sur un constat amer fondé sur l'observation minutieuse des inégalités sociales et des problèmes quotidiens des bourgeois, des paysans et des ouvriers. Elle dénonce et critique l'atmosphère dominante et les dépenses folles qui se chiffrent à plusieurs millions. Or, l'éruption des sentiments et le jaillissement des émotions ne l'empêchent pas de rompre avec l'indifférence sur le statut des gens du peuple.

À la fois journaliste et avant-gardiste dans le style littéraire de son époque, une célébrité posthume insiste sur l'importance de ses lettres en tant que source historique authentique tandis que d'autres aspects sont restés ignorés. La méthode journalistique pour raconter les événements et les faits divers de tout genre témoigne d'un style déterminé selon lequel le reportage est écrit. Madame de Sévigné est précurseur des romantiques et l'une des premiers à employer un style simple et rapide plus adéquat pour la dépêche des nouvelles. Tous les points retirés de ses lettres la présentent comme une femme cultivée et riche en art de conversation. Même si tout cela n'est pas encore dans une position favorable et convenable au XVII<sup>e</sup> siècle, la Marquise y

montre assez d'intérêt. On pourrait trouver une sorte d'avant-gardisme dans son esprit, car elle parle des sujets qui sont encore ignorés par la société classique française dominée par la raison.

En somme, par les mains les plus artistes, elle a dessiné un grand tableau parfait et complet de l'Histoire de son pays. C'est une société du XVII<sup>e</sup> siècle, surtout une société vue par une femme bien éduquée entre les faits divers de sa vie privée et domestique. La correspondance personnelle de la Marquise de Sévigné s'identifie comme un miroir reflétant l'atmosphère dominante de ce siècle dans une collection riche de lettres privées. Ses lettres considérées comme des documents riches, révèlent l'art d'une femme au sein d'un temps dominé par les grandes figures. Pour critiquer l'opposition des couches monopolisées par les classes supérieures, il faut avoir du courage, de la sensibilité animée devant la douleur des hommes, et enfin, il ne faut qu'être un grand défenseur de l'humanité à peu près dans tous les domaines, surtout dans les catastrophes qui touchent toute la société.

### **Bibliographie**

DUCHÊNE, Roger, *Correspondance*, 3 vol., Paris, Gallimard, 1972 - 1978.

GARDES-TAMINE, Joëlle, *La stylistique*, Paris, Armand Colin, 2001.

HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève., *L'épistolaire*, Paris, Hachette, 1995.

LAURENT, Nicolas, *Initiation à la stylistique*, Paris, Hachette, 2001.

LÉVÊQUE, Jean-Jacques, *Madame de Sévigné*, Paris, ACR Poche Couleur, 1996.

MAGET, Frédéric, *Mère et fille*, Paris, Gallimard, 2007.

MOLINIÉ, Georges, *La stylistique*, Paris, PUF, 2001.

SABARD, Marie-Hélène, *Madame de sévigné vue par des écrivains de Bussy, Rabutin à Philippe Sollers*, Paris, l'école des loisirs, 1996.

SÉVIGNÉ, Marie de Rabutin-Chantal, Madame de, *Lettres*, Texte établi et annoté par Gérard-Gailly, 2 vol., Paris, Gallimard, 1953 et 1955.

- *Lettres de Madame de Sévigné*, Texte établi et annoté par Brodard et Taupin, Paris, Hachette, 1950.

VOLTAIRE, *Le siècle de Louis XIV*, Paris, Pléiade, 1957.



